

Poèmes en LOFT

Recueil de poésie
LOFT design by...
Patrick H. Frèche

Préface de Patrick H. Frèche

À travers ce concours et ce recueil de poésie, j'ai souhaité mettre en lumière cette expression de vérité toujours trop discrète qu'est la poésie.

Dans le pêle-mêle apparent d'une architecture secrètement orchestrée, les mots, les signes se côtoient en offrant des « entre-lignes », des espaces libres où vagabonde l'imagination.

Ainsi, l'écriture poétique devient ce lieu ouvert, cet espace privilégié, où s'inscrit la rencontre.

Cette rencontre sans cesse renouvelée entre le monde réel et le monde imaginaire.

Éternel, le poème se révèle avec autant d'existence que de lecteurs.

Patrick H. Frèche

Sommaire

| | |
|--|----|
| Règlement..... | 4 |
| Lauréats du concours | |
| Duckens Charitable..... | 9 |
| <i>Note à l'attention des brouilleurs de piste</i> | 11 |
| <i>Mêlé de lignes</i> | 15 |
| <i>Vide intérieur</i> | 16 |
| <i>Refus de rire</i> | 17 |
| <i>Souci</i> | 18 |
| <i>Ce qui demeure</i> | 19 |
| <i>Tracée</i> | 20 |
| <i>La facture du passé</i> | 21 |
| <i>Temps juste avant le temps d'avant</i> | 22 |
| <i>Temps entre celui d'avant et d'après</i> | 24 |
| <i>Temps durs</i> | 26 |
| <i>Temps e-réal</i> | 27 |
| <i>Temps long de tension</i> | 29 |
| <i>Temps de la honte</i> | 30 |
| <i>Temps de sortie</i> | 31 |
| <i>Fusion</i> | 32 |
| <i>Exercice traditionnel d'homme ou de poète</i> | 33 |
| <i>Nos bouches</i> | 34 |
| <i>Cyclone réel</i> | 35 |
| <i>Les morts ordinaires</i> | 36 |
| <i>Souvenirs simples</i> | 37 |
| <i>Les mains sales</i> | 38 |
| <i>Racines et choses</i> | 39 |
| <i>Mouvement et choses</i> | 40 |
| Sarah Borella..... | 42 |
| <i>Amis</i> | 42 |
| <i>Près d'un pont</i> | 43 |
| <i>L'ange</i> | 44 |
| <i>Visage</i> | 45 |
| <i>Une fille</i> | 46 |
| <i>Chaleur</i> | 48 |
| <i>Écoute</i> | 49 |

| | |
|---|-----------|
| Raphaël Dormoy..... | 51 |
| <i>Calligramme lampadaire</i> | 51 |
| <i>Parole d'expert</i> | 52 |
| <i>Calligramme nuage</i> | 53 |
| <i>Le géant débonnaire</i> | 54 |
| <i>Une saison sans lointain</i> | 55 |
| <i>Lettres à Ève</i> | 56 |
| <i>Et Trotte Coco</i> | 57 |
| <i>Loctudy et environ</i> | 59 |
| Tomislav Dretar..... | 61 |
| <i>À la mer du Nord</i> | 61 |
| <i>Bruxelles foisonne de chaises</i> | 62 |
| <i>À Admiral Mahić</i> | 63 |
| <i>Mehr Licht et le pinceau des peintres flamands</i> | 64 |
| <i>Laissez-passer pour marchands des souvenirs</i> | 65 |
| <i>Ultime paysage</i> | 66 |
| Thomas Pontillot..... | 67 |
| <i>C'est un monde à l'approche de la laideur...</i> | 67 |
| <i>S'éprendre du monde à l'affût d'un sens</i> | 69 |
| <i>Genèse</i> | 70 |
| Xavier Philippe..... | 73 |
| <i>Peau Aimé</i> | 73 |
| Membres du Jury | 75 |
| Tahar Bekri..... | 75 |
| <i>Au Souvenir de Yunus Emre</i> | 76 |
| Richard Bréchet..... | 78 |
| <i>Étapes 1965-1995</i> | 79 |
| Patricia Castex Menier..... | 84 |
| <i>Occupation du sol</i> | 85 |
| Jean-Luc Debattice..... | 87 |
| Vincent Rougier..... | 88 |
| Werner Lambersy..... | 89 |
| <i>Un Chemin de croix amoureux en quatorze stations</i> | |
| Guy Flattot..... | 90 |
| Crédits | 93 |

Règlement

Règlement du concours de poésie Poèmes en LOFT sur le thème « Poetry is a dirty job but somebody's got to do it »

Les poèmes sont à envoyer du 15 mars au 15 mai 2011 à l'adresse suivante : poemesenloft@loftdesignby.com

Les poèmes doivent être inédits, libres de droit.

Les poèmes ne doivent pas dépasser 4 000 signes.

Tous les genres sont permis.

Première station

D'un cri
D'un seul, j'ai réveillé
Les profondes vallées
De ton âme

Et leurs eaux sauvages
M'ont répondu

Deuxième station

Ce qui est nommé
Pèse lourd
Sur l'épaule du mot

Plus lourd
Que ce qui ne l'est
Pas

Mais c'est au prix
De sa force



Duckens Charitable

Poète, comédien et dramaturge, Duckens Charitable, dit Duchka, est né le 2 septembre 1982 à Carrefour, en Haïti.

Après des études d'économie, de sociologie et de linguistique appliquée à Port-au-Prince, il consacre une partie de sa jeunesse à la prédication itinérante des Évangiles : « *Comme un enfant se rêvant Superman, j'ai toujours voulu sauver des gens... jusqu'au jour où j'ai décidé d'abandonner l'attente d'une vie à venir pour prendre part au présent.* »

De cette expérience, le « poète des douleurs chaudes », comme le décrit son ami Coutechève Lavoie Aupont, conservera le sens d'un lien sacré entre les hommes, tissé par le langage, et un verbe enrichi par une connaissance intime des dynamiques théâtrales.

Après l'écriture de poèmes-sketches destinés à être adaptés par l'atelier Le Vide, ce comédien occasionnel rédige son premier texte pour la scène : *Acte de citoyenneté absolue*. Finaliste du concours d'Écriture Théâtrale Contemporaine en Caraïbe, cette pièce a été représentée l'année dernière (dans une traduction en anglais par Philippa Wehle) au Martin E. Segal Theatre Centre, à New York.

« *L'expérience du théâtre m'a permis de développer un autre rapport à la parole écrite. Elle m'a poussé à sortir des tournures rocambolesques ou des métaphores gratuites ne visant qu'à faire plaisir. Gagnant en oralité, ma poésie est devenue plus accessible, plus parlante.* »

Inaugurant sa vision d'un monde « *déglingué, en proie à la dérive* », Duchka publie son premier recueil de poésie, *La vie en marelle*, en 2006, en co-écriture avec Denise Bernhardt. Soucieux de rester toujours en éveil, il pratique aussi bien des formes longues que des écritures plus resserrées telles le haïku, découvert en 2007. Ses textes sont publiés dans de

nombreux journaux haïtiens, revues françaises et italiennes et diverses anthologies.

Avec Edgar Gousse, Duckens Charitable est également membre du comité d'organisation du festival national de poésie *Jacmel : Ville ouverte*, en avril 2006. Il a aussi joué un rôle, en 2006, dans le projet de création des clubs de débat de la FOKAL (La Fondation Connaissance et Liberté/ Fondasyon Konesans Ak Libète) puis, en 2009, dans la communauté Vague du futur.

Duccha vit entre Pétion-Ville où il travaille et Léogane, où il rejoint la maison familiale, détruite lors du séisme du 12 janvier 2010 après diverses résidences d'écriture en Belgique, en France et au Québec.

Poetry is a dirty job... ?

« J'avoue que le thème du concours m'a d'abord laissé sceptique. Je n'étais vraiment pas convaincu que la poésie était un "dirty job", confie Duccha. Le suis-je à présent? Je ne sais pas. Si c'en est un, il résistera aux assauts du temps tant que le besoin de poème se fera sentir chez l'humain. Mais il est vrai que j'écris toujours sur les méfaits de l'homme, de l'histoire, sur la souffrance des gens, sur les gens, sur le monde; j'écris la face difficile de la vie. Il m'était donc naturel de réagir à cette proposition en me laissant aller —moi, mon cœur et la plume. »

Poèmes de Duckens Charitable

Note à l'attention des brouilleurs de piste

Je n'ai eu
D'autre choix que de comprendre
De tout prendre dans ma tête
De travers
Avec l'anathème infligé
Aux miens.

Les jours ont fait de moi
Un simple veilleur de nuit
Un leueur de sort pris aux leviers d'embargo.
Ma ville s'éffiloche.
La misère ruisselle
Dans les canaux d'irrigation ;
Tant de tranches de vie
Vouée à la dérive.
Je deviens un embryon de poussière.

Même en temps de soif
Ma langue n'avalise pas
Vos détournements d'eaux, de sens,
Ma langue, je ne l'avale pas ;
Vos mots me tirent la langue,
Me filent la langue,
Attisent la désintégration du réel.
Mes pieds s'ancrent dans la poussière
Gardienne provisoire de mes pas
Qui bientôt s'effaceront.
Traces bousculées par le temps
Par d'autres pas pressés perdus

Dans la débrouille lumineuse
Et obligée.

Voici comment cela m'est arrivé :
Le soleil, complètement
Indigné devant tant de morts,
Se casse les incisives,
Se caresse le diaphragme

Et tente de chevaucher ma peau.

Je n'ai eu
De choix que de suspendre
Mon constat du désastre des mots,
Des mots,
De la catastrophe perpétrée
Par la substance du langage.
Tout le monde sue à leur insu
Avant l'invention de la sueur.
Mon peuple vogue, vague.

Je n'ai eu
D'autre choix que de saisir
De travers
La tête du réel par les deux mains,
De faire corps avec les éléments
De la beauté.

Je n'ai eu
D'autre main que pour la levée
Des punitions occidentales,
D'autre pied que pour le cheminement
Du peuple mien,
D'autre rêve que celui
D'assumer l'éternité haïtienne mienne.

Votre terminologie vise
À me faire croire que mon entour
Me réserve à un baiser-Judas,
Inutile tissage de la mort,
Pendant que vous léchez la connivence
Des sangsues de mon propre sang.
Je ne me laisserai pas faire.
J'y oppose un bouclier d'amour,
Une carapace de douceur.
Les jours ont fait de moi
Une mouvance de terre sauvage
Un sujet qui mute

D'un simple code à un projet d'homme
De bien meuble à rêveur solidaire
Dépassant les mesquineries
De l'heure, et du temps.

Mes pieds encore s'ancrent
Dans la poussière du matin.
Mes pieds plient, ploient,
Font craquer les mots cachés
Des résidus de la servitude.
La pierre du souvenir
S'installe dans le plat intérieur
De mes multiples peuples en pleurs,
Et se meut dans ma chair,
Réceptacle provisoire de mes envies
Qui bientôt s'effaceront.
Je n'ai pas
Besoin de vos béquilles.
Mon monde personnel suffit
À mon plein réveil.
Mes arbres confectionnent
Mes propres unités de mesure.

Mon rythme me trouvera
Tout seul.
Je n'ai d'autre choix
Que de rire de travers
Votre doigt dans ma plaie
Plus que deux fois séculaire.

Le soleil, faussement indigné
Devant tant de sinuosités du temps,
De bévues et de déboires,
Se pare de monstruosités,
Se maquille d'ensilencement,
Et tente de chevaucher mes corps.

Je n'ai d'autre choix
Que d'entrer dans mon ombre.
Je n'ai eu
D'autre choix que d'empoigner
De tout tordre dans ma tête
De prendre parti pris
Pour le pluriel réel Quisqueya
En pensant
À l'anathème infligé
Aux miens.

Mêlé de lignes

Tributaire de mes veines
Me voici mêlé
dans l'infrangible faisceau
de mes cercles intérieurs

Un temps sombre tombe
sur le mur du lieu qui m'enveloppe
et que je dépasse,
le lieu que j'enveloppe et qui me dépasse.
Je suis blessé à tant de centimètres de mon corps,
à tant d'années-lumière de ma peau, que je ne sens rien,
que je peux en parler comme si de rien n'était.
Plaisir erratique.
Douleur fugace.

Je suis happé par une colonie
de notes vibratoires,
un tourbillon de paroles m'indexant la fuite,
m'introduisant dans un lieu hiérophanique.
Comme jamais. Comme toujours.

Je suis parti de moi, mêlé de lignes, de signes,
crissant en silence sur le versant gauche du désir,
s'il en est.

Rien que pour saisir
le mouvement des saisons humaines,
j'époussète mes artères.
Rien que pour balayer
la propagande intérieure,
la rumeur inutile des grandes voix,
je lessive mes regards,
je laisse macérer mes veines
dans les mangroves du jour qui vient.

Vide intérieur

La bouteille vide
Roule
Ombre furtive
Sur l'asphalte

S'amoncellent
Des petits bruits
Qui ne peuvent dépasser
Leur borne

Vient un moment de retour
Bruissements encore
Mais de plus courte durée

Puis simplement
Tout s'arrête
Comme une pile ordinaire

Refus de rire

Je ne me laisserai pas avoir

Je sais
Il y a toute une supercherie
Dans ta parole à deux tranchants
Qui ne vise personne

Je sais
Il y a tout un danger subtil
Dans le maniement des mots
Telles armes lourdes

Je ne me laisserai pas avoir.
Non, je ne rirai pas.

Je ne rirai pas de moi.
Cela n'arrivera pas
J'ai la gueule libre.

Souci

Est-ce trop
De t'aimer mon ami
Comme une terre qui tremble
De me soucier de toi
Dans l'urgence

Je te dis mon poème
Pour pas que les mots pourrissent
Dans ma gueule
Pour pas que les mots manquent
Au poème
Est-ce assez

Je voudrais marcher
Dans tout ton sang
Te faire courir
Dans tous les sens
Qui se fissurent
Pour en saisir le jus

Mais est-ce nécessaire

Ce qui demeure

La brièveté de l'acte me terrifie.

N'eût été l'ablution de mes feuilles latifoliées,
N'eût été ma feuille de vigne propre,
N'eût été cette fleur sauvage qui m'apprivoisa
Toute la déliquescence promise.

Mais cette mer,
Cette eau qui ne mouille pas,
Cette rue que nul ici n'emprunte
Ne se lasse-t-elle de l'inépuisement...

Mais pourquoi les traités naissent-ils
Quand les enfants jouent à la marelle sur la frontière
il n'est pas d'épouvante sans battements d'ailes
île pile-face à mi-temps de la vie des herbiers

Nue a été la côte
Lorsque les cadavres entonnaient
L'hymne des vaincus
Dans leur propre langue.

Ce qui demeure
M'est étranger.
M'agrège.
M'abrège.
Les caresses de tes souvenirs
M'ont atteint jusqu'à la ceinture.
Mon cœur s'en vit.

Tracée

Mon île tranchée en deux d'un seul couteau inégal,
Je t'ai prise pour une vierge qui ne fréquente que la bourgeoisie
des grandes idées, tu me désoles par tes secousses, tes
sarcasmes et tes souïleries de circonstance.

Vers toute farce ton sacrifice commun
Mes tentatives s'élancent dans la partie des verbes fous
et chaque battement de paupières ruine l'hésitation des
premiers pas d'enfant.

Vierge dont les cargaisons d'or n'ont jamais accroché leurs
regards pour un retour d'amour Vierge sans folie humaine
pétrole-moi de ton après-midi coloré...

Si tu peux. Si tu le veux.

Car c'est dans la vacuité des espérances que l'on retranchera
l'armature de ta souffrance.

La facture du passé

Les mots nous précèdent
Ne nous cèderont point la place

Nous franchissons des équilibres
Qui sont en nous telles
Des lampes mortes
À notre insu

Nous kilométons le vide
Nous nous approvisionnons
De vitesse
Nous chutons sur nous-mêmes

Nous sommes tous fatigués
Bien avant d'avoir touché
À quelque chose
Nous n'avons pas le temps
De faire les choses

Point besoin de rien de nous
Sous le soleil
Les maux qui nous précèdent
Trainent leur écho
Que nous ne voudrions pas discerner

Temps juste avant le temps d'avant

Chargé de rêves détrempés lézardés éventés, qui ne savent pas où aller, qui ne savent pas où prendre pied, féru de gens de poussière et de minuscules objets d'enfance colin-maillard, joyeux, je m'acharne à ne pas laisser augmenter la cote des mots, le rendement des sauts du cœur, lents assauts de la page blanche, menus néons de la fulgurance, la surcharge des contacts de chair, et les screening qu'on ne peut coincer contre une vitre. Je témoigne de là, voilà, voilà.

Un dernier rêve terrien, d'une nuit ordinaire de lune plate. J'ai vu, je vois, c'est un rêve voilé, virevoltant dare-dare, une jeune fille décalée disloquée dans un couloir, comme une poupée jetant une bouffée d'air mécanique, c'est aussi un homme, qui fume sa vie, cigarette après cigarette contre l'obscurité de la nuit, la fille, la jeune fille décalée dans ses rêves, elle passe, dare-dare, ni enclume ni marteau, une fille chargée d'instincts, couverte de guêpes, forêt noire sur le pubis, étalée dans le couloir du métro, c'est un homme qui fout le camp, dare-dare, vois-je, une jeune fille, une jolie fille, avec des pleurs, c'est encore une jolie fille, c'est un homme qui se donne au noir, qui ne peut pas, qui ne veut pas, qui n'a pas les moyens qu'il faut pour se regarder en arrière, retourner en arrière, une jolie fille au milieu de trop de voitures maintenant qui la déshabillent, dare-dare, de leurs phares insolents, dare-dare, une jeune fille loin de chez elle, dans une rue qui fait loi, dare-dare, un subworld qui défraie la logique, elle qui ne peut pas se démener dans un rêve qu'elle n'a pas façonné, elle définitivement ravagée par des affiches et des ondes invisibles grouillant de partout, elle qui se fait toujours avoir par les rôdeurs de la nuit, les chercheurs et les offreurs d'embrouilles, elle

qui souffre, étouffe à cause de cette machine urbaine aux sourdes manières, elle qui se dit tranquille, imbibée de fleurs, se rajuste en fumées, tours de cigarettes, nuit en boucle inutile, misant sur un avenir convexe, elle n'a plus d'yeux sur la figure qui ne soient brûlés de larmes.

Temps entre celui d'avant et d'après

Les vents font pencher le jour.

La vie craque comme un vieil arbre sans éternité, dont le corps déjà se fissure. Ce n'est pas du roseau, ça craque vraiment. Le soleil tape sur le sol en vrac, lente claque sur coins et recoins...

Un ventre qui n'a point d'oreilles, ni de boucles, ni de boucles d'oreilles, atteint la bouche, attaque la bouche, n'attend pas le pain ni demain. Un ventre qui n'a point de temps, ni d'écoute, ni de temps d'écoute, attaque la bouche, n'attend pas le pain ni demain. C'est la source des vagues, en roulement d'angoisses, c'est le cœur de l'océan à la surface, relief de syllabes défoncées, apprendre à crier pour soi-même face aux autres, rien à cirer, prendre partie, c'est l'autre bout de soi-même en déshérence, toujours inaccessible, appelant à l'aide, autre bout mis en étincelle de rage... les vents font danser les jours, mouvements tristes d'une ineffable nécessité de se mouvoir, mouvements fins d'un indispensable besoin de traverser, de faire le travers, de se dessaisir du trash, de la mousse, usage et usure quand même par un temps débridé, déchaîné non apprivoisé, détours d'un réel en mal de baise, calcul concis, regards, souffle, souffle, souffle, salut d'une aile pourrie, d'un viol de la vie, le soleil ne débande pas, le sol vagit, les vents n'interrogent pas le roseau qui meurt debout, dans la courbure, la flétrissure, un garçon au visage dur regarde la fleur flétrie, il pâlit, il ne pense pas, ne sait pas encore penser, ne sait pas encore ce que c'est que penser, ne sait pas encore comment penser, ni déjà pourquoi penser, par quoi penser, il a peur. Un garçon, qui ne sait pas encore que penser, blessé par un tir de flashball a besoin d'être pansé,

d'être suivi par un médecin, d'être poursuivi dans son calme,
dans son os. Il tire. Des mots, tire sur les mots, tire sur les
flammes, enrage pour ses confectionneurs, ses géniteurs.
Il devra s'en tirer. Ça se dégrade sur le trottoir qui pourrit
comme un temps de chien enragé.

Temps durs

Quelque chose de fort monte en lui, il monte, grimpe le pylône électrique.

Quelque chose de fort monte en lui, qu'il sent qu'il ne pourra pas contrôler, qu'il ne voudra contrôler non plus. Quelque chose qui n'a d'autre vocation, n'a d'autre finalité que d'exploser, que d'éclater. La fumée monte. Le jeune homme titube en lui-même, titube dans la foule, tombe devant les mots qui tombent dans ses oreilles, devant lui, se remue devant les mots qui tentent de l'arrêter, de le dissuader, de le retenir. Sa vie est méditerranéenne, méditée la suite n'est pas. Il plonge dans sa décision arrêtée. Quelque chose de fort monte en lui, le démonte pièce par pièce. Quelque chose lui monte à la tête, il ne trouve pas les mots pour le dire. Quelque chose qui est une parole en-soi, violente, définitive, le remonte à demi-mot, à demi-mort. Sans appel. Quelque chose qui lui fait monter, grimper, escalader la mort, monter, grimper le pylône électrique dans le galimatias social. De l'essence, de l'argent, de l'essence, de l'argent ! Une allumette ! Décès sur place. Décès sur glace. À la trace. Décès par contumace. Son cri part en fumée et monte plus haut que son cadavre grillé, son cri ne descend pas dans les cavernes. Son cri ne misera pas sur la tombe, ne musardera pas dans les couloirs des infra-mondes. Plus de misères, plus de chômage, mangeons maintenant. Feu le jeune homme qui se signe, qui signe de son corps une parole violente, révoltée, définitive.

Et la vie qui se délite, qui se désintègre !

Temps e-réel

Les hommes se sont toujours réfugiés derrière des murs. Même en temps mauvais, et imbuvable, croyant que les mots et les choses se laissent toujours aller vers une épuration dans la litanie chronologique. Murs du temps, murs de la peur, murs de l'impossible, et de la gloire. Dans le feutrage des mots et le bruit de murs qui tombent, le temps se déplace à cloche-pied, feignant, miaulant, crissant par-ci, se décaissant par-là, après. Le temps s'approprie la mort : temps mort. Se métamorphose en temps de murs.

Ici, maintenant, on a érigé des murs derrière les doigts, des murs auxquels un mot de passe nous donne accès, des murs où on poste, où on affiche, où on écrit ce qu'on fait ou fait pas, ce qu'on a fait ou qu'on fera, ce qu'on veut faire, ou avoir, ou paraître, *live*. Spécialistes de rien, du jour, du mur entre les corps : voilà ce les gens sont devenus, se proposent d'être, foulant des pieds la distance entre les écrans. Spécialistes des murs. Tout cela est beau et magnifique. Autrefois, certains ont tenté, érigé, escaladé des murs où ils collaient leurs posts souvent anonymes. À la fois énormes, autant de fois symboliques, autant de fois tranchants, les murs étaient la stricte frontière entre deux mondes qui s'opposaient, qui se regardaient avec méfiance, et s'épiaient réciproquement. Les murs sont tombés, des hommes avec, des idéaux avec, des rêves avec, des murmures avec. C'est le bonheur. Ici maintenant, les gens ont monté, installé, aménagé des murs dans un même monde qui s'oppose pas à lui-même, ni à aucun autre, qui ne s'offre aucun luxe de violence, ni ne s'adonne à l'écoute de la poésie derrière les doigts, ni ne tente point de charger les contraires de leurs énergies distinctives. Ici maintenant, derrière nos murs bien installés, les hommes se téléchargent, parties de soi, morceaux de vie...

Tellement habitués à vivre entre les murs qui se croisent, à vivre au-dedans de murs obliques qui fragilisent, à raser les murs parallèles, les hommes se casent derrière des murs architecturés intangibles, des murs personnalisés, des murs dans leurs écrans, des murs à gestion multiple, des murs qui parlent et déparlent sur d'autres murs.

Temps long de tension

La vie naît, pas un cas d'eau, malgré elle, un cas d'oh ! Les choses ne sont pas faciles, personne n'avait annoncé que le chemin serait plat, la route aisée, la grammaire facile ; leçon pratique : il faut bosser, quel que soit le temps, le mode, etc, la conjugaison tombe dans le même rythme, la même galère, les mêmes quotidiens, il faut bosser, rouler sa bosse, bosser, rouler sa bosse, bosser, se faire bosser, tomber dans la bosse, boxer aussi, des fois... Les moutons de Panurge ne pensent pas, ils se font voir dans la bulle, se font avoir dans leur bulle, ils sont socialisés, ils bossent. Ils sont payés, ils bossent. Ils sont syndiqués, ils bossent. Ils se sont saoulés, ils bossent. Et après ? Sur la planète encore sphérique, un même geste de la main, une même dépense cérébrale, un même débours de force physique, ne se passe pas sous le même sale air.

Respire mal le nombre, respire mal le bonheur.

Temps de la honte

Épuisées les mémoires laissées lassées dans la tourmente, dans la malvie, mauvais traitement du silence et du temps, atmosphère en mal de mots, traînant geignant encore dans la flétrissure. Plis de la carte mère, replis de la mer sur la carte, rides de la terre en pleurs et les montagnes fêlées.

Fatigués les yeux, derniers gestes de prise de possession de l'entour, du soleil, des arbres et de leurs feuilles indolentes. La carte slalome dans le vide élaboré du silence et les spasmes inconsidérés du temps. Hormis les sons, les tons et les dons. Les trous sonnent dans le vain espoir des œillets et les vagues de terre donnent le ton aux lettres. Peu s'en faut !

Lassées les mémoires sciées, moisies, cramoisies de ténèbres, abandonnées dans la fausseté de la danse et du jour, de peuples abandonnés au milieu de nous. Méprise d'une lasciveté imposée comme étant inhérente. Inactif le regard sur ce qui fut, sur ce qui put, ce sur quoi plane le doute. Qui le supplante.

Temps de sortie

Le bonheur, le nombre.

Respire mal. La paix pas facile, le calme pas donné, les échéances, toujours les échéances. J'ai rencontré par inadvertance, le reflet de moi-même, quand je tombe dans une béatitude, quand je baigne dans un lieu hiérophanique où tout son se détache du corps qui le produit, se libère de nous et nous prive du temps de nous voir, de l'entendre même. Le reflet de moi-même ne m'a rencontré qu'avec un léger décalage d'alarmes. Surpris, je lui demandai de me dire par quel bout tenir le bonheur. Il m'a ri au nez, j'ai rayonné de suspicion. Il y a quelques matins, quelquefois, dans certains moments d'incertitude et de glauque euphorie, je respire une grande bouffée, et me dis que le bonheur devait être un immense produit de consommation de masse.

Fusion

Les effluves des sens reviennent, viennent redonner le ton, sa durée ; arrivent dans tous les sens, prennent leur chemin dans l'imaginaire, dans les veinures de la mémoire, ravivent les sèves des membres, celles qui montent et descendent dans nos chambres d'eau, chenaux de fer et de sel ; nous nous acheminons vers un état liquide, bouillon de plaisir ; les rues et boulevards intérieurs du sang, cramoisis d'airs qui filent, chassant le fiel invisible, les épines intangibles poussées sur la peau du jour.

Au soir, la danse du sourcil entame et attire la source des regards et le fin des doigts qui glanent. Les visages dégagent les rires, humeur écumante de la mer de soi. Les rires libèrent, presque toujours, les visages et les corsets du réel. Convoi et balises sur des paupières de silence.

Au matin, les gouttelettes de soi se ramènent, se redéfinissent, plus fortes, plus denses, finissent leur cycle de lest, se reprennent encore plus cristallines. Un cœur n'est jamais plus lourd que celui qui le porte.

Ma paume rampe sur l'étendue du vide qui balaie mon corps.

Exercice traditionnel d'homme ou de poète

Seul, moi, moi-même, je ferai le voyage vers moi-même, moi, seul. Non, je ne peux me faire accompagner de personne, ni même de mon ombre.

Souvent, j'ai envisagé de plancher dans la distance, de fausser le réel, de rêver la réalité, de devenir fou, un personnage fou dans un film bizarre. J'ai réalisé combien inutile tout cela serait. La folie se présenterait à moi, s'infiltrerait dans mes traits, prendrait possession de mon corps, comme j'ai pris possession de ce corps, bien longtemps avant de voir le jour dans des cris et les douleurs de ma mère. Elle serait pour moi, comme pour mon corps le moyen concret de m'adresser à mon entour difficile d'accès, impassible à mes moindres mouvements de chute dans le précipice qui m'agace. Elle m'offrirait la seule voie non immédiatement tragique de radicaliser le malentendu entre moi et moi-même, entre moi et les autres. Je me faufile dans des malentendus d'affaires ou de familles, dans des pubs de télé, dans des sinuosités d'ondes qui nous inondent de partout, façon de sortir et de rester en même temps dans ma sphère sans me polluer la face par des vents de bonheurs faux et sans non plus, moi, tenter vainement d'asperger, de toucher le monde de mon trop plein de silence, de décadence, et d'indécence mal contenue. Enfin, lessivé, lavé d'une crasse tantôt silencieuse tantôt hurlante, malveillante, toujours collée à moi, à mes pas, à ce qu'il est advenu de mon ombre, mon peuple, tâchant mon rapport à l'autre, belle crasse vague, peuplée de vagues, chargée de non-sens, lourde, pesante, crasse inconsistante... je me lave de moi.

Ni ombre, ni crasse, seul, moi, moi-même, je m'en vais vers moi-même, moi, seul avec mes organes et mes jours.

Nos bouches

La dernière phalange intelligible
Croise le souvenir de ce que nous fûmes
Pour se réduire à l'abandon
De ce que nous n'avons jamais été

Le désordre qui m'indexe
Est fuite et lucidité de paroles
Réparties d'os
Cheminant vers la grave signature
Des archives iliennes

Cyclone réel

Les vents ont pensé plus haut que les têtes
Les rafales plus loin que les yeux
Les enfants n'ont pas eu le temps
De même le principe des vases communicants
N'ont pas eu le temps de ne pas être comme leurs parents
N'ont pas eu le temps de s'aimer au-dessus du niveau de la
mer
N'ont pas eu le temps de se donner la main pour faire une
ronde

La terre s'est donnée à la mer
Dans un simple baiser judas
Contre ceux-là qui ne l'ont pas bénie
Ne l'ont pas guérie
Comme pour penser une plaie séculaire

Les morts ordinaires

L'eau n'a pas monté
Le calvaire du quotidien
N'a pas eu besoin
L'homme n'a pas eu le temps
De donner la main à son voisin
Pour mourir dans un unique souffle insulaire

Les vents sont passés carnaval de désespoir
Voir la déchéance du regard
Sur les cicatrices inconquises
Sur les inquisitions des lendemains qui tremblent
Et les cœurs ont battu les tambours
De la sauvagerie et de l'indifférence

Ceux qui sont passés
Passent à l'infinif
Anonymes, et sans fanfare

Souvenirs simples...

Les rafales d'eau ont bousculé l'ombre de chacun
Pour ériger le dieu qui s'éteint
Dans les lignes de la main
Quand personne ne perd son décorum
Dans le décor liquide
Boueux
Comme la vision des cannibales de haut vent

Ils ne reviendront plus
Les vents ont pesé plus lourd
Que les avenir sur les têtes
La boule bleue en yeux de poisson pourri
Dans la tragique indigestion des climats

Les mains sales

Les mains sales salissent
Il n'y a pas de doute
Surtout quand l'aire est exigüe
Dans l'air du temps
Portant mal l'appétence
De posséder les êtres

Bien plus qu'on ne le voie
Qu'on ne le croie
Les mains sales salissent
Au-delà de l'aire coincée
Dans l'air du temps
Portant le mal de coïncidence
À déposséder les êtres
De leur être

Racines et choses

Il y a des mystères qui meurent malgré notre attachement viscéral,

Des racines qui ne nourrissent pas quoiqu'elles continuent de faire partie de nous, malgré nous

Parfois, est-ce possible que la saison ne porte pas les mêmes couleurs que nos mères ?

Il y a des chants qui ne vieillissent pas mais qui maintiennent la déchéance sensuelle,

Ô balancement de mains, ô balancement de feuilles

Parfois, nous ne sommes plus nous-mêmes, seuls pour nous mêmes parce que cela va de soi, seuls dans ce combat global inéluctable, la machine qui octroie la citoyenneté à n'importe quel passant de la rue crédule.

Les mystères ne doivent rien à nos ignorances et n'ont plus de domicile que les fonds de mer hypothétiques.

Mouvement et choses

Chaque fois qu'une brise se forme, se déforme, se
chloroforme dans l'étendue de ce qui reste d'humain,
d'humeur au quotidien,

Chaque fois que la chlorophylle se repaît en silence dans les
manèges du vent,

Chaque fois que, triste la vie, nos voix devinent ce que nous
deviendrons sans nos vices,

Le crissement de la pierre se recroqueville en un paquet
d'os que les enfants et les fous traîneront à l'intérieur des
salons d'écume et de limon vert.

Il est passé par nos tympanes.

Le phare est un bruit lointain perdu à la hauteur des
espérances mais personne n'y porte son cœur.

Les balises ne sont que des lignes d'exil et l'exil le plus dur
et le plus pur réside dans la forme du caillou.

Chaque fois qu'une brise se forme et se brise contre la peau,
le sentiment d'encombrer le sens et de vouloir enchâsser le
doute...

Troisième station

La porte
De tes vêtements
Tu l'as ouverte

Et les volets
De tes paupières
Sur les paysages
Du matin

Mais j'ai pris possession
De l'inavouable
Obscurité

Quatrième station

Ta jouissance gonfle
Ses voiles sous
Les vents océaniques

Mais elles ne savent
Que courir sur l'horizon

Et celui-ci ignore tout
De celles-là



Poèmes de Sarah Borella

Amis

Au milieu du parc cris et herbes folles se mêlent au parfum
du printemps, portrait du bonheur que ces enfants jouant
et riant.

Assis à l'écart, l'un d'eux ne joue pas
Il reste, observe mais on ne le regarde pas.

On le fuit,

Lui,

Pas de bonheur, trace sur le bras, regard en biais

Il est différent.

Tap, tap, tap le son de la pelle sur le sable le fait sursauter,
chaque coup le touche,

Toute tendresse lui échappe,

On ne le montre pas du doigt, il est l'enfant de la honte,

Pleure, murmurent les femmes, crie, rien ne changera.

Pas de bonheur, trace sur le bras, regard en biais

Il est différent.

Plus loin caché dans le noir, un homme regarde

Visage émacié, cicatrice marquée, il observe l'enfant.

Vêtements noirs, mains usées. Peut-il avoir tué ?

Question muette. Personne ne regarde ce grand.

Étrange : des jumeaux mais d'âges différents

Pas de bonheur, trace sur le bras, regards en biais

Ils sont différents.

Yeux bleus de l'enfant,

Yeux noirs du grand.

S'accroche, s'amoche, s'appréhende.

Pas timide, pas d'enfant.

Silence.

Près d'un pont

Il arrive un jour où le temps apaise la douleur, mais un mot, un geste de l'autre et mon cœur ressaigne. Je panse la plaie mais le picotement reste.

Ton sang coule sur mes cernes.

Je la sens cette haine, haine de l'abandon.

Pars. Il ne reviendra pas. Dans ton visage il ne voit que la perte, la honte de ne pas avoir su aimer.

Aimer qui ?

Toi-même ?

Tu n'aimes que ton être.

On m'a appris à oublier, à haïr, à aimer.

Mais au fond de mes larmes reste la douleur de celle qui sur le pont t'attend.

Jambes branlantes dans le vide, je me penche mais mon reflet est seul.

Aucune main, aucun regard ne se posent sur mon visage abimé.

Les ombres de mes souvenirs dansent au rythme des vagues qui s'écrasent sur les poteaux. Murmure plein de larmes offert à l'invisible.

Je m'accroche au bastingage, des mains d'inconnus me soutiennent mais aucune n'est tienne.

À l'horizon, l'espoir, les rires. Ils sont de ceux que tu ne verras pas, que tu n'entendras pas, ne connaîtras jamais.

Mais je les conserve dans l'attente qu'un jour ton regard se reposera sur moi.

L'ange

Le soleil se lève et il se glisse dans la chambre, allongée sur le lit, elle dort. La lumière du matin danse dans ces cheveux, sur ces cils s'accrochent les larmes d'un bonheur oublié.

Il s'approche frôle ces lèvres d'un baiser, mais elle ne sent rien. Elle dort.

L'ange ne veut pas se réveiller. Il passe ses mains dans ces cheveux. Et la regarde elle paraît trésor dans les yeux de cet homme.

Mais l'ange ne veut pas se réveiller. Dans son esprit elle vit. Un autre lieu lui appartient. Mais sans lui il semble fade. Elle cherche son sourire dans la foule mais ne rencontre que des instants.

Il s'allonge près d'elle et ferme les yeux. Il veut la rejoindre mais le rêve lui est fermé.

Par instants il existe.

Mais elle part.

Le soir s'éveille, il se lève mais dans son être il garde l'espoir qu'un matin l'ange reviendra.

Visage

Étrange visage que celui d'un homme qui vieillit.
Rides et balafres étaient les preuves de sa vie.
Il perdait sa force, mais la joie restait,
La lumière de ces yeux repoussait la mort qui tentait de le
frôler.
Mais un jour ces joues se creusèrent, et ces yeux
commencèrent à s'éteindre.

Étrange visage que celui d'un homme qui vieillit.

Un sourire pour ceux qu'il va retrouver
Une larme pour ceux qu'il a laissés.
Sa main prit celle de la faucheuse, la sienne était chaude
l'autre était froide.
Dans un souffle elle l'emporte.
Est-ce si facile d'être effacé ?
Reste.
Écoute.
Souffre.

Une fille

Elle a des marques sur le bras.
Ses larmes de sang roulent sur son visage tuméfié.
Elle est proche.
Ce vide elle le voit,
Elle y trouve son bonheur,
Il résonne de ses cris,
Mais elle n'a aucune réponse.
Elle s'assoit
Elle pleure.
Garde ces bras de sang,
Son cœur brisé.
Près d'elle des ombres s'approchent.
Elles tournent, elles glissent, coupent.
Elles sont muettes.

Le vide est proche
Elle y trouve son bonheur,
Il résonne de ces cris.
Mais elle n'a aucune réponse.
Elle s'assoit
Elle pleure.
Garde ces bras de sang,
Son cœur brisé.

Des murmures passent.
Froids, insidieux.
Ils viennent de l'ombre mais elle les écoute.
Elle ne voit que l'ombre.
Le noir.
Silence.
Arrête tes pleurs,
Écoute.

Le vide est proche
Elle y trouve son bonheur,
Il résonne de ces cris.
Mais elle n'a aucune réponse.
Elle s'assoit
Elle pleure.
Garde ces bras de sang,
Son cœur brisé.

La nuit s'éloigne.
Le vide part.
Mais son visage ne guérit pas.
Ses larmes coulent toujours.
Ses bras saignent encore.
Écoute.
Vit.
Ne tombe pas enfant de la nuit.

Chaleur

Je t'ai perdu mais dans les méandres de mon être, restent
nos rires, qui résonnent doucement dans mon cœur.
La blessure s'infecte et je la laisse saigner. Ai-je la force de la
réparer ?

Les larmes de nos joies sont achevées.

Je tente de les rattraper mais le passé m'échappe.

Reste. Écoute.

Entends une dernière fois les larmes de ma douleur.

La tristesse part, la colère la remplace.

Mais au fond de mon cœur je garde le doux souvenir de ta
vieillesse.

Prends l'enfant que j'étais, chéris son souvenir, cet enfant est
parti, garde son innocence.

Je n'en veux plus, l'instant amer le rejette.

Il s'enfuit. Je reste dans la douleur.

Pleurs.

Saigne, saigne mon cœur, ma peine s'étanche avec toi.

Je crie, mais tu ne réponds pas. Ta présence est cachée dans
les ombres du jour.

Je tiens ta main dans le vent qui tourne. Mais tu pars. Et je
reste.

Seule, face à cette mer déchaînée.

Écoute

Une arabesque de l'âme me murmure le chemin,

Mais en un battement je choisis.

Vie.

Écoute.

Le murmure de la vague passe.

Elle chante la douleur de la mort.

Elle te laisse le choix de partir.

Vie.

Écoute.

L'âme meurt dans les roulements,

Une larme tombe sur le sable.

Le soleil est noir.

Vie.

Écoute.

Elle approche.

Cinquième station

Quand savamment
Je dis solitude

Cela n'est pas

Car qui pour vaincre
Ou effacer cela

Sinon le bec de lièvre
De mon âme

Que décourage
Le passage trop altéré
Du poème

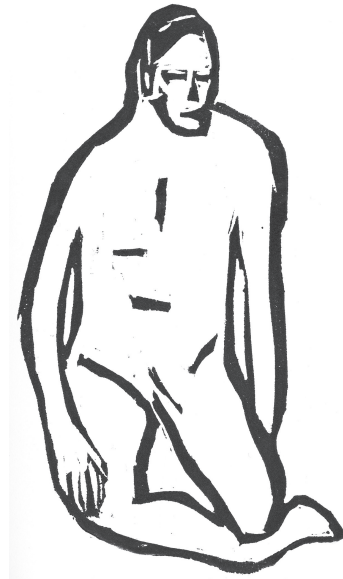
Sixième station

Ce que dit le plaisir
N'a pas de nom propre

Quand je l'appelle
Ou que tu supplies

Il regarde ailleurs
Quelque chose d'autre

Et se détourne
Pour ne pas voir
Ce qu'il laisse derrière



Poèmes de Raphaël Dormoy

Calligramme lampadaire (2006)

Ju
chée
en
haut
de cette
colonne
elle se propage à l'entour

* * *

la ville la nuit
ses passants
une rue
le cri
d'un
chi
en
le
pha
re
cas
sé
d'u
ne
voi
tu
re
qui
cri
sse
Ô
cet
te
ré
al
li
té
s
en
ra
ci
ne
et
ôte
le sens de
la nuit qui nous cerne

Parole d'expert (2008)

Allongé sur mon lit
Le corps bientôt proche de la verticale
Les présences ont retrouvé leur visage
Et moi la mienne
Il me suffit d'ouvrir sa paupière
D'ôter son habit de lumière
(Sa fermeture éclair se situe au sommet du front)
Pour que l'espace retrouve
Sa beauté
Et sa clarté première
Elles n'ont pas bougé
L'éternité non plus
Le reste du temps
Quand mon corps regagne l'horizontale
L'affairant aux occupations quotidiennes
Le sentiment me poursuit de vivre en songe
Les présences n'y sont plus alors
Que de lointaines croquettes
Qui peuplent mon imaginaire.

Calligramme nuage (2006)

Viens ma belle
Assoyez-vous sur ce banc
Repose ton aile et contemple
— Mmm...
Je masse vos tempes —
Ce ciel si haut, si beau, si blanc
Où les nuages paresseux
Échangent ...z'entre eux
Des formes de l'être
— Enfin, Albert ! Vous être aberrant, nous ne sommes que jeudi !
Le peu d'elle s'évapore, Il plut sur le champ.

Le géant débonnaire

La boussole cessa de s'affoler. L'horizon se détacha tel un fil.
Un géant sortit des eaux. Au
plus haut où mon regard pouvait porter dans le ciel, je ne
vis que ses genoux. Puis il se laissa
tomber, portant un œil au-dessus de ma personne. Je n'étais
pas plus épais qu'un cil. Il ouvrit
grand la bouche. La ligne d'horizon tendue entre son pouce
et son index, il l'enfonça entre ses
dents. Tandis qu'il s'en servait comme d'un fil dentaire, il
me scrutait tendrement, avec
curiosité, me faisant de larges sourires. « Dis..., dis petit
homme... Voudrais-tu voir le monde
aussi loin que je vois ? » Je ne savais que répondre, hochant
la tête avec nervosité. Il me fit un
clin d'œil, plein de sous-entendus. « Attends-moi là petit
homme..., je reviens. » Et jetant la
ligne d'horizon à mes pieds, il disparut avec l'océan.

Une saison sans lointain

Partir

Ce mot revient souvent dans ma mémoire
Comme l'écume la mer

Partir

Ensemble
Là où l'homme peut respirer
Respirer le ciel
Qu'il vente ou qu'il neige

Mais respirer

Un air aussi vaste que mes poumons
Aussi généreux que mes paupières
Qu'il soit pavés déjections fatras
Ou circulation dans l'éther

Mais partir

Car là où je réside
Il n'est ni courant ni lumière
Et le rien n'est pas nommé

Lettres à Ève

Il est vain d'écrire
La nuit n'est pas le noyau
Ni sa cerise
Une tombe
Où le cafard
Où le cafard parmi d'autres
Cerises pourries
Pourrissent
Entre ses racines

La beauté
L'homme ne peut la reproduire
Ou seulement la reproduire
Et s'émerveiller
Elle est partout
Présente
Et pourtant
Elle n'existe pas

De temps en temps
La montre devient leurre
Mes yeux penchés sur elle
J'avance les doigts
Et délicatement
J'ôte ses aiguilles
Libérant de belles
Boucles d'or

L'oiseau à l'aile naissante
S'envole de ma main
Ô bruits de métier
J'exalte son départ
Et mes bras
En direction du soleil
Font gémir les ombres

Et Trotte Coco

Le Salon du livre
Était-il meilleur achat
Deux cartes routières

Le voyageur
Un bouquet de mimosa
Pour seul bagage

Le lever du jour
Il traverse la rivière
Le chant des cigales

L'eau maintenant calme
Seule la cime des montagnes
tremble un peu

Table de convives
Ça discute politique
La lune bordel !

Combien pèse-t-elle
La beauté de la tulipe
Dont tous les pétales

La mer la mer vers
Et la brume et les collines
Le ballet des mouettes

À travers la vitre
La lune resplendissante
Mon reflet vieillit

Les cris d'un crapaud
Mais la nuit est sans échos
Les cris d'un crapaud

Ah voici le banc
Qui permet au promeneur
D'embrasser la lune

Loctudy et environ

Il n'y a rien au bout du sentier
Je réintégrerai la couche
Supérieure des rêves
Hâtons-nous dans l'éternité
Délectons-nous de marcher
Quoique nous soyons immobiles
Le mouvement du soleil
De la vie des machines
Ou de la parole
Tout ceci n'est qu'ombre
D'une autre lumière
Tout ceci n'est qu'ombre
De la Lumière

Septième station

Ton corps
Emploie dans la caresse
Des mots
Que la pensée ne connaît
Pas
Et tu fais se lever
Des foules hors de raison
Dont seules l'écume nue
Et la mer parlent
Entre elles

Huitième station

Que sais-tu
Des larmes plus fécondes
Que le sperme

Sinon
Ce que le silence
Des femmes laissent savoir
Des salines

Où la mer
Se repose près des digues
De la peau

L'œil du cyclone
Dormant sous les dix mille
Opércules

Clos de ses ruches de miel



Textes de Tomislav Dretar

À la mer du Nord

Je n'ai vu qu'une couronne de dunes
Quelques francs belges échappés au tout-puissant Œil
Scrutateur de William Cliff, et aux gueules grises puis
De l'eau rageuse crachant son écume
Puis les taches d'or noir venues des rivages de la mer d'Azov
Dans les gosiers ankylosés de monstres russes
Traçant leur voie inéluctable vers la ferraille
L'horizon infini a noué mon œil qui cherchait
Un brin de bleu méridional dans l'architecturale beauté
Du béton teutonique voué aux mouettes criardes
Et au florissant commerce des Flamands par le monde
Un tram surgi de nulle part ne s'est pas arrêté
Sortant de mon regard vers sa destination
Du côté de Dunkerque épine au cœur des flamingants
Où les Alliés cherchent encore des raisons de débarquer
Venu m'entrelacer aux rayons avars du soleil boréal
Je n'ai pu discerner l'Histoire mêlée
Au commerce et me suis mis à embrasser
Des gouttes d'eau nordique et les grains de sables
Qu'elles emportaient dans leur fuite
Espérant oublier ainsi ma propre histoire

Bruxelles foisonne de chaises

Bruxelles a des chaises à foison
Où de femmes s'exposent aux regards
Si la pluie les force incite à se dévêtir et danser
Mais dès que le soleil lui fait la cour
Elle sort ses chaises sur les trottoirs

Bruciël panse ses plaies fourrant ses doigts
Sous les jupes des femmes qui investissent les rues
sans leur demander ni l'âge ni la permission de danser
Car leur poupe n'est pas faite pour être chavirée

Sans profiter de ma brève escapade hors de la solitude
à cet instant je ne suis que Bruciël
Et rien d'autre j'attrape les premières paroles nues
Avides d'être pénétrées je les emporte et les dépose
Dans le lit de la feuille blanche en érection plus que Manet

à Admiral Mahić

Aimez l'oiseau moqueur
Il était écrit : œil pour œil, dent pour dent
Œil ferme ta gueule a dit Bruciël
Et toi la dent descends de ton trône
Tuez l'oiseau moqueur a dit le journal communal
Ne tuez pas l'oiseau moqueur a dit le film commercial
Aimez l'oiseau moqueur a dit le poète Admiral Mahić
Laissez-le chanter grogne Voltaire de l'au-delà
L'oiseau moqueur a besoin de rires et non de pleurs
Vive le rire vive le sourire à bas le drapeau de Citibank
Il était écrit aimez-vous les uns les autres même si vous
n'avez pas de prothèses sociales
Il était écrit qu'il n'y a d'autre Dieu que Dieu
sur la table aux lois
Dans le parvis du Temple côté jardin seul Jésus-Christ
Le taoïste indiquait le chemin et seul l'oiseau moqueur
Est le bouquiniste distribuant les rouleaux à lire
et réciter par cœur la Parole récréant
Le monde à la suite de la création initiale
Dès lors il mérite d'être servi au dessert
et non pas à l'entrée
A dit Saint-Paul à Ignace de Loyola, Le Saint-Feu de la
littérature à chute
même si elle ne croyait pas que Noé Naviguait sans
boussole
à l'époque où le Déluge cachait la Terre au regard d'oiseau
moqueur
revenant à l'arche apporter bonne nouvelle

Mehr Licht et le pinceau des peintres flamands

Les peintres flamands et la théorie de Goethe
sur les couleurs et la lumière
ne vont pas de pair
Les toiles de ceux-là ne demandent
pas plus de lumière
pour mieux s'établir dans l'éternité
Elles ne meurent pas
Irrradient leurs flux en dépit
des arcs-en-ciel
courant sous eux comme elles le veulent
et l'imaginent sans introduire de transition
entre les nuances des couleurs
Elles ne s'éteignent pas ne s'abandonnent pas
à l'électricité nucléaire
Elles sèment des tournesols sous le ciel ouvert
pour s'y rasséréner
Inépuisable jaune intarissable symphonie
dans la folie solaire
Elles pratiquent la lobotomie des couleurs à la mode
d'une anatomie diamantaire
Elles cèlent à jamais leur secret
du don national flamand
Mais dévoilent l'énigme
du retour de Faust
qui révèle ce qu'il faut briser arracher
à ce *Mehr Licht* !
où ne se cachait que la peur
de ne pas rater le chemin qui guidait
le pinceau des peintres flamands

Laissez-passer pour marchands des souvenirs

Aux brocantes bruxelloises je cherche à bas prix la beauté
expertisée pour trois fois rien
J'entre dans la rue où la brocante s'étale
Pour faire place aux marchands des souvenirs
De ceux dont reposent les os
Dans les cimetières communaux

Pour qui n'a pas de souvenirs mais envie de choses utiles
Se tient ici une assemblée générale de fantômes
Et un bal des esprits oubliés dans caves et greniers
On sort de vieux chapeaux emmène en balade
les robes des aïeules défuntées
Boit de la bière mange du boudin de Liège
danse les valse viennoises voit des ministres démis
lit de vieilles nouvelles des stars

Sur les brocantes bruxelloises on a l'illusion
Que la vie n'est pas chère

Ultime paysage

Du val à la montagne le chemin longe la rivière
Avec lui je serpente dans broussailles ou sablières
Vers la lande proche où les spectres s'évanouissent
Et les pavots dominent l'enrouement du sumac

Le garçon qui m'accompagne et me guide tend l'index
Sur l'horizon devant nous vers la pente du ciel
Je manque de lumière pour éclairer le sol
Et trébuche sur une roche guettant dans la pénombre

Mon pas imprudent continue d'hésiter
Entre départ et retour sans le moindre but
Pas même comme il se doit au début du chemin
Sans soleil pour m'éclairer parmi les branches de myrrhe

Les douceurs de l'enfance quittées à jamais
Trop tôt se sont éteintes au carrefour du Foyer
De la voix de ma mère l'écho sonore et chaud
Plus jamais n'apaisera les orages de mon âme

Arrivant harassé au sommet de la montagne
Je m'arrête et de mon œil vieilli regarde ma vallée
Un dernier rayon d'enfance y pénètre en secret
Fond en une ombre ultime la vallée du souvenir

Poèmes de Thomas Pontillot

C'est un monde à l'approche de la laideur...

c'est un monde à l'approche de la laideur un monde émaillé
de crimes
un monde indéchiffrable qu'en est-il de l'homme,
l'homme centenaire qui n'a plus de lampes pour aller
jusqu'au bout de la nuit ?
quand la lumière est un supplice
c'est un monde de pierres un monde de cendres et les
oiseaux volent
au-dessus des ruines
avec de la poussière dans les yeux les oiseaux qui ne veulent
que la couleur d'un été pour ciel

Dieu que c'est long de vivre avec des milliers d'hommes
lents que c'est long d'attendre avec eux
dans l'absurdité dans l'attente insensée d'un sens qui ne
viendra pas

or la jeunesse est notre géographie
dans nos draps de feu nous assassinons la colombe
nous ne voulons pas de cette paix indifférente qui éloigne
c'est une guerre déclarée je le dis avec la bouche du volcan

les fureurs sont nos festins les tempêtes nos chambres
la soif notre emblème je te le dis Elsa
nous ne ferons plus un pas sans les songes des arbres
nous ne parlerons pas sans le feu des terres brûlées
je te le dis Elsa moi qui vis de saisons promises
et le frémir de ta main est ma mission

sous les insultes ton œil ouvert est un espoir infini
parmi les paupières closes et les cœurs analphabètes
Elsa ton nom est ma douleur de vivre
autant que la fièvre de mon salut
ton horizon est ma demeure et ton odeur mon courage
celle qui noue amoureusement les étoiles
possède un jardin à l'aurore des jours
et je m'y réveille pour mieux vivre
la beauté de son sommeil

S'éprendre du monde à l'affût d'un sens

s'éprendre du monde à l'affût d'un sens
que les mots pourraient révéler
au passage du vent
à l'apparition de la nuit bleue
aussi simplement que le silence

s'éprendre d'une mélodie
qui serait la mémoire d'une jeune fille
apportant le parfum et la pensée
à la mélancolie des hommes

mélodie insensée de la ténèbre
dans les arbres habités
parfois la lune ouvre les yeux
pour les songes des oiseaux
et la terre tremble avec eux

Genèse

à Julien Brocard

Devant la nuit bleue
 jaillie de la terre
 à l'écoute
 du bruissement diffus des vagues
je suis là, devant la nuit inversée
au sortir d'un songe, triste comme la fraîcheur
 d'aller – porteurs d'étoiles – marcher
 derrière l'horizon du monde
le cœur balbutie de n'être pas tout
ainsi s'engouffre-t-il dans l'écho du silence
mais
la voix absente
 parle dans tout l'univers :
 astre élimé que nous sûmes un jour approcher
vie plus réelle dont nous célébrâmes
 les images au jardin
 du souvenir
ici commence leur récit, dans l'hésitation du tracé
je veux être
 voix au plus près de l'être
recueillir les oiseaux qui passent comme des ombres
 dans un ciel innocent
sentir incessamment
 le parfum d'une femme
qui éteint le feu dont mon regard souffre
infinie nuit blanche,
les mots ne sont-ils pas
 perpétuel défi,
affront fait aux souffrances de l'oubli ?
je vous somme
 ô ténèbres
 de livrer vos secrets dont vous êtes jaloux :

à la promesse de la rose
à la promesse de tout dire je me sou mets
comme au souffle qui traverse mes veines
Elsa je veux les mots de ton
 salut
ces mots qui comme le vent
 déplient partout le jour
passent dans les plis du monde et le déploient
je cherche avec des mots là où les mots se taisent
d'autres voies que languir dans la peur insensée
d'autres voix que celle de Prométhée – et pourtant
je convoque le Verbe
 comme une idole insolente...
je veux que rien n'étouffe la résonnance
qui tremble en moi
 me renverse me ravage –
je ne veux plus rien que des ruines
 de moi-même...
si le langage est une eau limpide
 que rien n'étanche ma soif
 de porter ma bouche à sa source
 que ses ressacs brisent mes membres
désirer l'évidence qui traverse la parole
et l'efface, y aurait-il
 un bonheur dans les choses
entre deux moments d'éternité ?
désirer un peu plus consentir
 même les larmes dans le vide de nos yeux
désirer toujours la fureur et l'aurore –
le chaos et l'étoile
comme je l'aime ! comme je l'aime mal !

Elsa, toi qui renais des cendres de la musique
où toute mélodie
est

à la charge des morts
en d'autres temps Elsa nous aurions
 écouté bruire la pluie
 derrière nos pas nous aurions Elsa
aperçu la douleur des oiseaux
au matin de la vie quand tout a goût d'exil
 et d'exode
j'ai aimé et j'aime un corps
 qui se mire
 dans une encre noire
Qu'il me jette sur les routes inconnues
d'une vie qui chaque jour
 est un peu plus vie
quand chaque jour est
 le premier jour...

Poème de Xavier Philippe

Peau Aimé

Belle de jour, vaine d'envie,
Belle de nuit, peine de vie.
Mêle d'amour, fête à l'ennui.
Belle en fille, file en femme,
Belle en mère, vogue amante.
J'ai oublié ton corps,
Ventre, hanches, fesses.
Volutes des tes odeurs perdues.
Vas, vis.
Vie, je t'aime.

Neuvième station

Que tant d'oiseaux
Naissent du ventre fécond
Des arbres

Te réjouit
Car c'est ainsi qu'un souffle
Passe sur toi

Le temps
D'un essor de plumes
Vers un insaisissable azur

Ici le cerisier
En fleurs de tes paupières

Et là
Le hêtre rouge de ton désir
Chaque fois le ciel tombait

À nos genoux

Dixième station

Convocation
De petits cris comme
On appelle

Les poules
Avec du blé à la volée
Derrière des grilles

Parfois les paons qui
Font la roue

Sur le faite des toits
Et la chair
Dépliant ses couchers
De soleil

Et tout au fond
L'enfant des ténèbres

Dont personne
Jamais
N'entend le cri perdu



Jury

Tahar Bekri

Tahar Bekri est un poète né en 1951 à Gabès, en Tunisie qui écrit en français et en arabe. Il vit en France depuis 1976, bénéficiant du statut de réfugié politique jusqu'en 1989. Également auteur d'essais et de livres d'art, il a publié à ce jour une vingtaine d'ouvrages, dont certains traduits dans plusieurs langues.

Marquée par l'exil et l'errance, sa poésie se veut avant tout parole sans frontières, chant fraternel évoquant des traversées de temps et d'espaces continuellement réinventés. La critique y a reconnu l'une des voix importantes du Maghreb contemporain.

Tahar Bekri est actuellement maître de conférences à l'Université de Paris Ouest Nanterre.

Dernières parutions : *Je te nomme Tunisie*, Ed. Al Manar, Paris, 2011; *Salam Gaza*, Ed. Elyzad, Tunis, 2010 (en France : Pollen Diffusion).

<http://tahar.bekri.free.fr>

Poème de Tahar Bekri

Au souvenir de Yunus Emre

Aimer
La pierre abandonnée sur le chemin
Depuis la nuit des temps
Le coquelicot fragile
Loin des bottes des conquérants
Le bouleau qui attend le printemps

Par-delà les vallées et les collines
Où ton cœur en retraite
Bat sans raison

Le monde est un pétale de rose
Entouré d'épines
Prends-le sans courber l'échine

Des ailes d'un cheval ailé aimant
Pousseront à la montagne endormie
Ou les cendres d'un volcan

Et si le printemps est en retard
Attends le bourgeon difficile
La neige sera promue
À la source où tu te désaltères
Ta patience est une amande
Douce amère
Sa peau couvre ta lumière obscure
Casse sa coquille
Pour accueillir sa plénitude

Mouille tes lèvres
Avec la rosée
Pour appeler l'aube
Enlace-la
Pour récolter la sève du jour

Invite l'hirondelle
Dans ton lit
Ses ailes pour caresser la cime
La pluie naît des ciels obscurs
Non des ciels purs

Tu n'es pas une autruche
Pour enfouir ton cou
Dans le sable
Sois palmier volant ou chêne-liège
Pour renouveler ton écorce

Si tu aimes les oiseaux
Ne les nourris pas
Leurs plumes
Savent le prix de la liberté
À payer

Richard Bréchet

Artiste depuis son plus jeune âge, Richard Bréchet est à la fois dessinateur, peintre, sculpteur, poète et fervent « fabricant » de concerts de jazz dans sa galerie de Berlinval (près de Soissons).

Organisant des expositions personnelles depuis les années 1980, cet ancien compagnon ébéniste fonde, en 1987, l'Alibi, ou Association pour la Libre Interprétation des Bonnes Idées, puis, en 1990, le groupe Correspondances, qui met en relation différents domaines d'art.

Par la suite, avec le photographe Jean Pol Stercq, il invente le concept de « boust », rencontre du livre d'artiste et de la boîte d'allumettes proposée sous forme de pièces uniques associant textes manuscrits et dessins originaux.

Marquée par l'univers du jazz et de la tauromachie, après une période de prédilection pour les paysages sans personnage, l'œuvre de Richard Bréchet, peut être lue comme une longue méditation sur l'inquiétude et la fugacité de l'expérience humaine.

Poème de Richard Bréchet

Étapes 1965-1995

à *Pascale*

Chaque fois que tu respirez,
Ma terre irrésistible
Je me devine plus infirme.

Des buissons qu'on dirait
D'herbe chiffonnée
Auprès d'arbres en hallebarde

La Loire large
Oubliant ses rives
À la recherche de péniches

Plat pays quand j'y pense
Aussi secret
Que la paume de ma main.

Entre les murs gris
Et leurs pierres choisies
Les pierres différentes
 De la rue
Le soleil sur l'eau
La dalle calme près le lavoir

Le village aux maisons lentes
Où mûrir mon silence.

Les moustiques
ne cisailent plus le silence
de nos souffles

Les oiseaux
pas encore
ne déchiraient le ciel
en de longs rubans fous

L'aurore quasiment...

Les levers de soleil citadins
autant de saisons
qui sont des quartiers
des rues et même des numéros

Les femmes s'éveillent
 au son cruel du choc
 de leur visage sur le miroir
regret
 du lointain lait d'ânesse
cherché
 parmi les flacons incertains

La ville
lentement
se hisse
à la hauteur d'un nouveau jour.

La brume déroulée
le soleil à fleur de tuile
et le jour
multiplié dans les branches
bientôt vibre sur le toit
des hangars

à midi
l'heure horizontale

Le soleil a sombré
machonné par des murs
et l'unique lettre
de mon alphabet
fut déchiré par la ville.

Je ne sais plus quelle heure il est.
– demander aux lumières ? –
Mais la rue est petite
les maisons serrées
c'est souvent allumé.

Je quitte cette gauche imitation
de ma liberté
pensant trop souvent à l'étroitesse
des fenêtres
et qu'ailleurs aussi se trouvent
d'utiles dictionnaires.

(j'ignore pour quelle terre je pars
c'est au soleil de la cocher)
D'épaisses maisons obliques
fendues d'escaliers
trop verticaux

à pic
vents et bateaux
sur mille mètres d'eau

à pic
mon horizon zéro.
D'abord la marche
longue et haute
puis la maison tranquille

blanche plate
et carrée

À ce moment
de grands oiseaux
envahirent la pièce

Les hauts murs resserrés
le parquet au mouvement bête
la lumière tranchée de la fenêtre
l'homme souriait

d'une main il fit signe à
l'oiseau le plus proche
l'oiseau lui roula dans
les yeux

Au dessus
le plafond le crochet la corde

La corde tourna l'homme tournait
le nœud fermait

Les oiseaux se firent nombreux
les murs et le jour
de la fenêtre très masqués
il y a eu le rouge
le pourpre (tournant très vite)
le noir

L'homme éclata de rire
et quitta la pièce.
Entre-temps tu es venue.

Onzième station

Le feu s'arrime au feu
De l'étoile filante

Dans l'aube
De l'aube des débuts
Tombe la manne

L'aliment lumineux
Qu'aucune faim
N'épuise

Alors que
Nos esquifs dévorent
L'immensité !

Car nos corps sont
Des sillages
Que la houle écartèle

Des vents qui frôlent
L'ourlet écumeux
De l'obscur beauté

Douzième station

Si petite
Que soit cette mort
Son mystère est le même

Et la tunique
Que se partagent les sens

Ta nudité
La laissée sans coutures

Ton abandon
Comme l'eau dans un puits

Attends
Qu'on se penche
Vers le miroir des ténèbres



Patricia Castex Menier

Patricia Castex Menier est née à Paris en 1956, où elle réside actuellement et enseigne le français et le latin

Elle est l'auteur de plusieurs recueils de poésies, dont *Bouge tranquille* (paru chez Cheyne Éditeur en 2004) et *Reconnaissance* (Al Manar, 2009) ainsi que d'un roman publié en 2002, *L'Éloignée* (éditions La Dragonne).

Ses poèmes sont présents dans de nombreuses revues et anthologies.

En 2006, elle se voit décerner la bourse Poncetton pour son recueil *X fois la nuit* (Cheyne éditeur).

« *Le poème aux racines toujours concrètes et quotidiennes, explique Patricia Castex Menier, tente d'établir le lien avec ce que nous dit le monde, et la résonance en écho des expériences communes.* »

Poème de Patricia Castex Menier

Occupation du sol

On

y parvenait, semblait-il, pour toujours, c'était une fin de terre avec le ciel pour unique océan. On s'y arrêtaient, agrippés aux gréments du vent, bagages des fatigues et des chagrins oubliés dans les cales. On y trouvait, sans doute par nonchalance de la pensée, un mirage d'horizon, une illusion de Nouveau Monde.

Dès

l'arrivée, nous le savions déjà : le lieu nous dicterait notre tâche secrète, notre devoir d'excellence. Chef d'œuvre travaillé dans chaque chose, même menue. Les outils se choisiraient parmi les mots sans conséquences, les fouillis des herbes du jardin, les fumets montant à midi de la cuisine.

Canzonere,

mais celui des cigales : il fallait qu'il fit grand beau pour qu'au loin apparût le Ventoux. Nous attendions que la Tramontane ait lavé le ciel et montions sur la crête pour le saluer à distance. Jouer, aussi à se tromper : à peine distincte, la calotte calcaire, comme une insolite neige de juillet.

Balcon

en équilibre, un chemin de berger que les troupeaux depuis peu n'empruntaient plus. Dernières sonnailles, les histoires à raconter faisaient avec nous le tour des sources, jusqu'au passage plus sombre sous les sapins, où reprenait pour le plaisir la peur délicieuse du loup.

Par

habitude, on l'appelait le Poulou. Ses longues jambes avaient bien dû tracer tous les itinéraires. Sans bêtes à guider désormais, il comptait les nuages, ses derniers moutons paissant en désordre à l'horizon. Chaque matin, au même endroit, il baissait sa culotte à la croisée des sentiers, déposait aux yeux de tous le cairn du brau quotidien.

Ces

piqûres-là ne sont rien : c'est ainsi que l'ancienne parisienne éleva sa famille d'abeilles. Miel des jours enfuis, pour qu'il s'écoulât encore, au long des claies de l'âge et dans le seau qui s'alourdit. C'était un vrai souci, inventaire patient des butineuses, mais qui au moins, à l'inverse des enfants, rentrent, régulières, à la maison.

Un

jour elle découvrit une statue de pierre, énigme vite décrétée déesse tutélaire de la demeure : un buste au visage sans bouche et aux grands yeux aveugles, qu'elle installe à l'angle de la cour et vers lequel elle se penchait, chaque fois, en rangeant la bicyclette.

Puis

ce fut une chauve-souris, à qui elle donna un prénom un peu désuet, du genre Georgette ou Ernestine. Présence en demi-teinte, quelques semaines sous la voûte, fruit de peluche que l'affection refusait de cueillir. Mais un soir, plus rien. Ou plutôt quelque chose de plus : ne descendre à la cave, désormais, que le cœur à l'envers.

Jean-Luc Debattice

Auteur, compositeur et interprète, Jean-Luc Debattice est également un comédien qui a joué dans de nombreux pays sous la direction de metteurs en scène tels que Benno Besson ou encore Claude Confortès. Il a également interprété ses propres pièces et monologues.

Avec plus de 300 chansons à son actif, il pratique aussi bien le récital accompagné d'un musicien que la formation rock. Deux albums de ses compositions sont parus à ce jour : *Barbaroque* et *Panoplie d'homme*.

Convaincu qu'un lien inextricable lie musique et poésie, Jean-Luc Debattice participe à de nombreuses lectures et spectacles en compagnie de poètes mais aussi de musiciens jazz.

Pour sa dernière création, Jean-Luc Debattice lit un choix de textes de Werner Lambersy : *Les dernières nouvelles d'Ulysse*, *Cupa Maritima*, *Conversation à l'intérieur d'un mur* et *Le Squelette qui pleure...* Il est accompagné du guitariste de jazz Mimi Lorenzini.

Vincent Rougier

Peintre, plasticien, éditeur, graveur, Vincent Rougier est un familier du livre d'art. Reliure, papiers marbrés et gravure en taille-douce se déclinent pour lui au quotidien.

Il signe son premier livre d'artiste en 1969, après une formation en arts plastiques à Paris et un passage à l'académie Charpentier.

Accordant beaucoup d'importance à l'authenticité qui est la marque du travail manuel, il met son souci du détail au service d'une nouvelle forme d'édition.

À Soligny-la-Trappe, il s'est installé dans un atelier de confection désaffecté. Ses 300 m² lui permettent de faire côtoyer toutes ses passions, en particulier sous forme de machines extraordinaires, domptées pour son usage d'artiste. Il en résulte des œuvres étonnantes, où la matière, froissée, plissée, passée à l'étuve, raconte une autre histoire et vit une autre vie. « *Vincent Rougier nous rappelle qu'avoir un corps c'est avoir un secret* », résume Jean-Paul Gavard Perret.

Son catalogue comporte 130 titres, dont 100 dans la collection Ficelle, qui allie les arts à l'humour et à la poésie.

Werner Lambersy

D'origine belge (Anvers, 1941) Werner Lambersy vit et travaille à Paris depuis 1980, après une carrière commerciale riche en voyages (Amérique, Asie, Afrique du Nord, Europe de l'Est). De 1982 à 2002, il est attaché littéraire au centre Wallonie-Bruxelles. Ce poète francophone reconnu se plaît à varier le ton et la forme, de l'extrême dépouillement à une respiration ample. Sa poésie, à travers plus de 40 ouvrages, poursuit une méditation ininterrompue sur le dépassement de soi dans l'amour et l'écriture. Il a remporté de nombreux prix et ses recueils ont été traduits dans plus de 20 langues.

À noter : *Maîtres et maisons de thé* ainsi que plusieurs autres recueils chez Le Cormier, Cadex, Phi, Le Dé bleu, L'Âge d'Homme, L'Amourier, Le Taillis pré, Hermaphrodite ou Dumerchez. Ses deux anthologies personnelles s'intitulent *Présence de la poésie* (paru chez Les Vanneaux) et *L'Éternité est un battement d'ailes*, chez Actes Sud.

Guy Flattot

Né à Mâcon, Guy Flattot est une figure inattendue du Tout-Paris culturel. Serveur depuis 18 ans dans le célèbre Café de Flore, cet autodidacte est un passionné de psychanalyse et un amoureux fou du théâtre.

Au fil de conversations avec ses clients, l'acuité de ses opinions, critiques, et conseils lui vaut même de se voir offrir une chronique sur le site de l'émission Studio Théâtre de Laure Adler, à France-Inter.

Aujourd'hui, il participe à des ateliers d'écriture et affine son analyse. « *Au théâtre, confie-t-il à Yves Simon en 2009*, ce que je redoute le plus, c'est la perfection. Entre la scène et le spectateur, il doit y avoir une membrane invisible que traversent des éclairs de vie. Chez quelques metteurs en scène, un paravent glacé la remplace. Alors on se sent minimisés, on n'est plus dans le don et l'échange : ce qui manque c'est l'humilité et la fragilité.* »

* Portrait paru dans Libération, le 18 août 2009.

Treizième station

De ma poitrine
Aux collines de tes seins

Un chant
Appelle ses brebis
À brouter l'herbe sauvage

Et nous tremblons de n'en
Connaître que l'écho
Assourdi

Le ciel pose
Sa couronne d'épines sur
Le front de la nuit

Il n'y a plus dit-on
Qu'Orphée pour enchanter
Le dernier frisson

Mais chaque atome d'âme
En préserve la durée

Quatorzième station

Et tu t'allonges
Comme une longue averse

Sur la pierre sèche
De la seconde qui s'enfuit
Sans disparaître

Tu descends
Dans la terre grasse
De la durée des immortels

De pures nappes
Phréatiques se déposent
Dans tes grottes

Il y a toujours
Dans la caresse
La remontée d'une source



Crédits

Illustrations d'Eva Gallizzi, 2009

Poème *Un Chemin de croix amoureux* de Werner Lambersy,
2009

Collection privée de Patrick H. Frèche.

Composé par Nord Compo
à Villeneuve d'Ascq (Nord)